

EPISODE #2



DU SEL
AU COIN
DES LEVRES

NOS AMOURS CONTEMPORAINES

WWW.CHARLOTTEMAGRI.COM

© 2019 Charlotte Magri

Cet ouvrage est protégé par le droit d'auteur.

Le non-respect du droit d'auteur expose tout contrevenant

à un long calvaire judiciaire perdu d'avance.

Couverture : © Charlotte Magri/canva.com

www.charlottesmagri.com

Nos amours contemporaines

#2

Du sel au coin des lèvres

Charlotte Magri

J'ai du sel au coin des lèvres. Je l'attrape discrètement avec ma langue en faisant bien gaffe que le gros robert à ma droite ne me voie pas faire. Sûre qu'il serait capable de s'étrangler du slip sinon. Je n'aime pas comment il me regarde depuis tout-à-l'heure, celui-là. En plus il est vieux, il doit avoir au moins quarante ans. Même plus. Ça m'écoeure les gars comme ça. Franchement. Grave le seum sérieux.

Lilou s'alluma une cigarette mentholée, ajusta ses immenses lunettes de soleil, des Ray-ban à large monture blanche, ainsi que le haut de son maillot de bain, un bandeau zébré noir et rose fuchsia, qui décidément ne voulait pas rester en place. J'ai dû encore choper de la poitrine, se dit-elle tristement. Faut espérer que ça s'arrête un jour. Elle allongea en soupirant son magnifique corps tout neuf sur sa serviette éponge à l'effigie de Lady Gaga. Elle ferma les yeux et laissa le soleil dévorer son épiderme lisse et gourmand tout en tirant des bouffées goulues sur sa menthol. La plage des Catalans était noire de monde. Elle ne prêtait aucune attention au grouillement huileux, odorant et mugissant dans lequel elle était plongée même s'il menaçait de l'ensevelir à chaque instant. Elle pensait à William. À la main de William brièvement posée sur sa taille hier soir quand il lui avait fait la bise pour lui dire au revoir. Une fraction de seconde elle l'avait senti hésiter, lui qui semblait toujours si sûr de lui. Un effleurement, puis sa main s'était rapidement envolée, petit moineau impressionné, vers la poche de son jean délavé pour s'y remettre à l'abri. Quelle sensation. Ce fut inédit, bouleversant. Le geste avait juste ce qu'il fallait d'intime et de charnel pour l'émouvoir sans lui donner envie de le frapper ou de partir en courant. Pas une once de prédation. Elle pensait à ses yeux bleu menthe, cristal glacé, qui semblaient tenter désespérément de lui avouer une vérité fondamentale. Ou peut-être était-ce juste ce qu'elle désirait lire dans ce regard indéchiffrable.

Soudain Karim s'ébroua tout près d'elle et elle fut aspergée d'eau de mer, de surprise elle laissa échapper un cri qu'elle regretta aussitôt, on aurait dit un cri de marmotte affolée. Le garçon s'esclaffa avec l'application et la démesure

propre à l'adolescence. À quelques mètres de là, Nicolas, le *gros robert*, paru contrarié. Sans doute trouvait-il cela indécent qu'un autre que lui s'agite frénétiquement pour asperger ce corps magnifique et en tirer bruyamment panache. Il connaissait mal Karim. Si le jeune homme transpirait souvent une maladresse tape-à-l'oeil, ce n'était que pour tenter d'ajuster sa timidité et sa sensibilité à l'écosystème où il lui était donné de grandir, et il n'était pas du tout du genre à vouloir rouler des mécaniques pour écraser les filles. Il aimait beaucoup les filles, et particulièrement Lilou, qui malgré son corps de pornstar était une confidente sans pareil, calme, disponible, réfléchie, intelligente. La générosité même, wallah. Elle était la personne au monde en qui il avait le plus confiance.

- Jure, tu penses à William, hein ? Je le vois trop. T'es grillée.

- Arrête Karim, les autres arrivent !

Mo et Steve, annoncés par leur tapage de jeunes chiens fous, se laissèrent tomber sur leur serviette tout en continuant à chahuter. Lilou fut la seule à prêter attention au regard discret et languissant que Karim coula vers Mo, vers Mo et son corps superbe, cuivré, tendu de muscles saillants et délicats à la fois. C'était sans espoir, Mo n'avait d'intérêt que pour Lilou, depuis la sixième. Ils étaient vaguement sorti ensemble en quatrième, rien que de très chaste ça va sans dire, mais aujourd'hui c'était de l'histoire ancienne. Surtout du point de vue de Lilou. Moinasafyia et Abdou arrivaient lentement derrière, les maillots détrempés, la peau ruisselante et les cheveux collés par le sel. Leurs mains se touchaient presque sans en avoir l'air, ils arboraient un sourire débile plaqué sur la face, ma parole ils *fréquentent* se dit Lilou et ses joues s'empourprèrent comme il leur arrivait trop souvent. Elle n'avait aucune confiance en ce gars qui se la racontait en permanence, avec sa coupe de cheveux excentrique et grotesque, ses sapes toujours trop stylées forcément tombées du camion et ses histoires peu crédibles, en mode j'ai tout vu j'ai tout fait c'est moi le bogoss. Boloss, ouais, plutôt. Elle avait peur pour son innocente

et plantureuse amie, qui accueillait avec une candeur encore toute enfantine et garçonne les assauts à peine voilés de la gente masculine, des assauts de plus en plus fréquents et insistants ces derniers mois. La gadji elle a un cœur de biche et j'aimerais pas qu'elle se fasse enfler. Lilou voyait Moinasafiya ouvrir ses yeux immenses, étincelants et magnétiques, sur un monde dont son amie semblait convaincue de la douceur et de la justice inébranlable. Ses yeux à elle, bien plus clairs, dardait un regard qui témoignait déjà d'une gravité dense, les expériences intensifiant année après année la prudence qui la caractérisait depuis sa naissance.

- Et meuf tu vibres !

Mo lui jeta son portable sous le nez. Lilou se félicita pour sa précaution de la veille. Sur l'écran clignotait *Papa*. Avec une majuscule. C'était William. Elle soupira et court-circuita l'appel en prenant un air ennuyé.

- Relou, ton daron ! Grogna Steve.

- Ouais, grave. Répondit-elle.

Karim *savait*, il s'ébroua à nouveau pour ne pas montrer qu'il trépignait d'impatience.

- Hé les gars, foot de plage ou bien ?

Il jeta le ballon tout près de Mo qui comatait déjà et qui reçut une gerbe de sable en plein visage. Ce fut un bon déclencheur. Les quatre jeunes moineaux encore rugueux s'envolèrent en une nuée imprévisible. Jappant à qui mieux-mieux ils entamèrent une partie acrobatique sur la plage bondée, sous le panneau *Jeux de ballon interdits* qui n'y pouvait rien. Les voisins, éclaboussés de sable et de cris, râlaient sous leurs moustaches élégantes mais personne n'osait rien dire, leur trouvant un air *quartiers Nord* qui en imposait.

Le petit symbole caractéristique apparut sur l'écran. Il m'a laissé un message. Un appel, c'était déjà un événement en soi, mais un message ! C'était inespéré. Rêveuse et transie, Lilou s'enfonça avec délice dans des rêveries pailletées où la silhouette éclatante de William éclipsait tout le décor. Une

délicate chaleur suave inondait ses veines émues, se ramifiait en parcourant sans fin tous les sillons et vaisseaux de son organisme, pénétrant pour l'imbiber de nacre rosée chaque cellule. Tout ce qui en elle était liquide palpait et se mêlait inexorablement à ce miel toxique et enivrant. Son cœur s'agitait dans sa poitrine, se cognant contre ses côtes, petite volaille de batterie en furie, prise de panique à chercher une issue inexistante. Elle ferma les yeux.

C'était il y a trois semaines. Un samedi soir. Ils étaient quelques-uns à se retrouver pour fêter les vacances et la nouvelle vie qui s'ouvrait à eux. Le brevet était passé. Plus besoin d'aller au collège, jamais. Bien sûr d'autres contraintes absurdes et violentes les attendaient déjà dans leurs vies respectives, et « pour les plus brillants et les plus chanceux d'entre nous » comme le répétait Karim à l'envie en prenant sa fameuse tête d'ampoule, il y aurait d'autres salles de classe et d'autres enseignants. Mais ce serait ailleurs, il faudrait sortir du quartier, ou plutôt du *quartchier*. Quitte à se retrouver dans un autre *quartchier*. C'est toujours une étape. Le lycée n'est pas donné à tout le monde, et on y respire mieux qu'au collège, tous les témoignages s'accordaient là-dessus. Dans la petite bande, tous passaient au lycée, du premier coup et dans la filière de leur choix, même Steve qui collectionnait les conseils de discipline et qui était passé pas loin de l'exclusion définitive à plusieurs reprises pendant sa troisième, une année scolaire tumultueuse dont il était soulagé de pouvoir enfin s'échapper. Le petit groupe avait choisi de se retrouver pour fêter ça chez Mo. Ses parents avaient accepté de leur laisser le pavillon pour la soirée, ce qui n'arrivait jamais. Les parents de Lilou étaient si fiers qu'ils avaient eux aussi choisi de marquer l'évènement en laissant sortir leur petite princesse, à condition qu'elle soit accompagnée de son éternel chevalier servant, le fidèle Karim.

Entre la cité et la petite zone pavillonnaire se trouvait un terrain vague. Lilou avait toujours aimé les terrains vagues. Ce sont des friches, des lieux

sordides et dégueulasses, à certaines heures ils s'y passe des choses atroces dont tu voudrais ne jamais entendre parler, mais à la lumière du jour quand il fait beau on y est toujours bien pour lire de la poésie et imaginer tous les *peut-être* qu'ils recèlent. Un terrain vague c'est un espace vacant, disponible, où tout peut arriver. On dit vague pour dire flou, contours imprécis, champs des possibles infinis. Il y a de l'espace, et ça fait de l'air de pas toujours être entassés les uns sur les autres. L'espace fabrique naturellement une espèce de calme, alors on peut enfin s'entendre réfléchir ou rêver. Ce soir-là le terrain vague était métamorphosé, labyrinthe surchargé de métal et d'humains. Des immenses caravanes rutilantes y avaient poussé la nuit précédente. De gros quatre-quatre étincelants montaient la garde d'un air farouche. Karim et Lilou durent contourner le campement à bonne distance. Drôle d'endroit pour de l'hôtellerie de plein air, s'amusa Karim en imitant l'accent huppée de sa tante. Un peu plus loin, ils retrouvèrent la route. Sous l'abribus juste à côté de l'entrée de la zone pavillonnaire, un gosse fumait nerveusement. Pas un gosse d'ici, en tout cas on l'avait jamais vu dans le coin. Ses yeux semblaient lancer des éclairs et ses gestes trahissaient une nervosité intense. Il avait dans l'attitude ce que la mère de Lilou aurait sûrement appelé un subtil parfum de voyou. D'abord, la jeune fille eut peur, elle resserra son bras autour de celui de son ami. Puis, alors qu'ils passaient tout près du jeune homme, leurs regards se croisèrent. De l'énergie, de la colère, il y en avait dans ce regard-là. Une énergie brute et une colère dingue, le tout teinté de l'aura particulière des désirs qui s'abattent sur les jeunes hommes à l'âge où ils ne savent pas encore les canaliser. Mais Lilou ne vit rien de la veulerie quotidienne des petites frappes. Elle crut même y déceler une lueur particulière, un reflet de tendresse folle, qui enclencha chez elle un engrenage irrésistible. Sans rien y comprendre, elle se mit en action comme si une partie d'elle-même avait toujours connu l'existence de ce moment. Court-circuitant son cerveau, son corps était devenu un double autonome, agissant avec une inébranlable intention, sans demander son avis à ce qui restait d'une

conscience éblouie voletant déjà amoureuxment autour des lèvres du jeune homme et de la promesse de tendresse entraperçue dans son séduisant regard mâle. Elle se vit lâcher le bras de Karim en lui glissant un *j'te rejoins* à l'oreille, traverser la route et se planter devant le gosse. Elle admira éhontément le torse sculptural qui se dessinait sous son fin t-shirt de coton peigné.

- Bonsoir excuse-moi de te déranger est-ce que tu aurais du feu s'il-te-plaît ?

Elle n'était pas accoutumée à faire preuve d'autant d'aplomb. La phrase tenait bien debout et son ton n'avait pas frisé, mais elle sentait ses joues en feu et espéra que la lumière du réverbère ne trahisse pas son émotion. Le gosse la regarda un moment, d'une manière directe et entière. Elle commença à se sentir gênée. Peut-être avait-elle été trop audacieuse ? Peut-être passait-elle pour une sale prostipute à taxer du feu à un jeune inconnu aux abords d'un terrain vague par un beau soir d'été ? Finalement, sans dire un mot, il porta sa main à la petite besace, une belle pièce de maroquinerie, qu'il portait en bandoulière et lui tendit un zippo bien brossé. Avec un sourire incroyable. L'expression de son visage s'était transformé en un battement de cil. C'était tout-à-fait charmant, quoiqu'également plutôt inquiétant. Elle alluma une menthol et lui rendit son zippo dans un sourire. Ses joues étaient toujours en feu, mais elle contrôlait très bien tout le reste de son corps. William la regardait toujours et son sourire à lui, quoique maintenant légèrement plus discret, brillait toujours de la commissure des lèvres au coin des yeux, dans ce visage qu'elle trouva soudain si beau que son cœur se contracta, un frisson y prit naissance qui s'étendit dans tout son ventre et sa poitrine, et lui la regardait toujours sans détour comme s'il savait, avec ce sourire incroyable, ça lui brûlait les yeux... La gêne la reprit et il devint urgent de mettre fin à ce délicieux malaise.

- Je te remercie. Bonne soirée !

Pour une raison qui échappa à Lilou il sembla surpris. Il lui répondit, soutenant toujours son regard. Un léger accent, indéfinissable, colora les quelques mots qu'il prononça enfin.

- Pas de quoi mademoiselle, avec plaisir, bonne soirée à vous aussi.

Une bascule intérieure s'enclencha en spirales infinies, elle eut du mal à l'endiguer, elle ne savait pas quoi faire de ce vertige et tout ce qu'elle voulait c'était le dérober à la vue de cet incroyable garçon qui la vouvoyait, il me vouvoie et je louvoie s'entendit-elle penser, mais ça ne la fit pas rire, une tension presque une nausée s'abattait sur elle, un goût de *trop peu* très amer lui saturait les sens, une pression folle lui fit bourdonner le crâne et lui intima de cesser de piétiner d'un pied sur l'autre à chercher un équilibre qu'elle ne trouvait plus, elle aurait aimé offrir à ce gosse des mots qui ne seraient pas déjà hors d'usage, qui seraient à la hauteur de ce qu'elle sentait monter en elle avec cette force irrationnelle totalement hors de son contrôle, elle ne trouva d'autre recours que de s'enfuir sur ces quelques mots-là, des mots un peu passés et tout recroquevillés, des bribes de convenances absurdes qu'ils venaient tout deux de se jeter l'un l'autre en l'air, elle aurait voulu les rattraper au vol et transformer tout ça en un échange un peu plus consistant. Mais les mots alors venaient trop vite s'entasser dans sa bouche, aspirés par son envie délirante d'exprimer à cet inconnu toute sa vie et plus, la densité des sensations et des mystères, bref toutes choses importantes et absurdes, et ils finissaient par former un barrage dense et indépassable, elle ne pouvait plus rien articuler avec tout ce vocabulaire infini, toute cette grammaire prolixie et parallèle coincés dans la gorge, et maintenant il ne lui restait plus qu'à espérer que les autres mots, les tout plats tout creux, ceux qui avaient été jetés presque au hasard, retombent un jour, ailleurs, quelque part, pour y semer la promesse d'autres échanges à venir, même fugaces.

Quand elle retrouva Karim, celui-ci était surexcité.

- Alors, qu'est-ce qui t'a pris ? Ça y est, tu te décides à t'intéresser aux garçons ? C'est vrai qu'il est *vraiment* charmant. Tu lui as parlé ? T'as eu peur ? Tu lui as

filé ton zéro six?

Des éclats de voix la tirèrent de ses souvenirs. Ça chauffait à sa gauche. Le maître nageur, la voix tendue et acide, menaçait d'appeler la police. Les garçons protestaient énergiquement et se montraient rageusement de mauvaise foi. Non, ils n'avaient pas vu le panneau. Non, ils n'avaient pas entendu l'annonce que le haut-parleur avait grésillé plusieurs fois à leur intention. Non, personne n'était venu les voir pour leur demander d'arrêter de jouer au ballon (ça, au moins c'est vrai, commenta Moinasafiya d'un air blasé), aussi ils pensaient vraiment qu'ils ne dérangent personne.

Tous les voisins de serviette feignaient ne rien entendre et regardaient ailleurs, même s'ils s'apprêtaient à accueillir avec soulagement et une forme de revanche mesquine le départ de l'encombrant groupe de jeunes. Le maître nageur montait dans les aigus et Abdou avait attaqué le couplet du procès d'intention, il criait au racisme et les trois autres le rejoignirent rapidement pour vomir toutes les injustices quotidiennes dont ils se sentaient victimes à la tête du jeune maître-nageur à qui ils intimaient d'en assumer la responsabilité. C'était lui l'ennemi permanent et exclu qui les condamnait à vivre au *quartchier* et à galérer. C'était lui parce qu'on l'avait sous la main, et parce qu'il n'avait rien d'imposant. Il fallait bien que quelqu'un paie. Le jeune homme était maintenant clairement paniqué, les insultes commençaient à fuser, les coups se profilait.

Moinasafyia soupira.

- On va encore se faire virer de la plage avec leur connerie. Ça craint. Elle se leva et cria. On s'casse, ça suffit maintenant, de toutes façons les condés vont pas tarder, lâchez-le et ramassez vos affaires. Excusez-nous monsieur, vraiment on est désolés. Les garçons protestèrent instantanément, avec vigueur et trémolos, quoi désolés mais non on n'est pas désolés, c'est lui il est raciste wallah t'as vu il nous agresse, elle haussa le ton et leur coupa la parole. Son

regard en imposait et sa voix résonna jusqu'au large. C'est toujours pareil avec vous. On peut pas aller à la plage comme tout le monde pour une fois ? Vous avez quand même pas *besoin* de faire chier la plage entière avec votre ballon pour vous sentir exister, non ? Encore, jouer dix minutes, comme ça pour rigoler, mais là ça fait quatre fois qu'on vous demande gentiment d'arrêter, alors que c'est interdit ! Pourquoi vous voulez pas arrêter sérieux putain, vous jouez votre vie ou quoi ? Ça me vénère, les gars, je vous jure, c'est grave relou. Vous êtes vraiment des gamins. Moi je me casse.

Les garçons estomaqués protestèrent quelque peu puis finirent par remballer eux aussi serviettes, fringues, sacs et paquets de clopes, et vingt minutes après tous les six attendaient le bus en silence et en regardant leur chaussures. Moinasafyia ne s'énervait jamais. Elle faisait toujours preuve de conviction et de cohérence, elle était stable, fiable, et déterminée, mais elle ne se départait jamais d'une douceur tranquille. On la connaissait comme une jeune fille gentille, qui restait à sa place. Lilou souriait son admiration à son amie. Maintenant même Abdou faisait profil bas face à elle. Il lui dira plus tard comme tu es belle quand tu es en colère, ce à quoi elle répondra, tu racontes vraiment n'importe quoi, j'étais en colère parce que tu t'es comporté comme un enfant et toi tu trouves ça sexy.

Le bus finit par arriver. Les jeunes montèrent à bord et le voyage se déroula en silence, chacun dégainant son téléphone pour s'y planquer. Lilou finalement reprit ses rêveries indifférentes.

Elle égrainait leurs rencontres, convaincue qu'il y avait une part de destin dans ce ballet irrépressible qui les avaient amenés à se croiser par hasard mais sans relâche au cours des trois dernières semaines. Au centre commercial, à la cité, au kebab, au gré des rues, ils ne cessaient de se cogner l'un à l'autre. Un vortex les projetait l'un contre l'autre, qu'ils le veuillent ou non. À cette heure elle ne savait toujours pas grand-chose de lui. Elle ne savait pas pourquoi il était si tendu le soir de leur rencontre, ni pourquoi lui et les siens s'étaient

installés dans cet endroit incongru et pas franchement hospitalier. Lorsqu'elle lui avait posé la question, il avait répondu après avoir sifflé entre ses dents *rien, juste une histoire de famille à régler*, ce qui pouvait évoquer tout un tas de situations variées plus ou moins probables. Non pas que Lilou soit vraiment préoccupée par les motifs qui pouvait pousser une communauté manouche à prendre ses quartiers ici plutôt qu'ailleurs. Elle aurait simplement eu besoin de se rassurer, de pouvoir se dire qu'ils avaient du temps devant eux pour faire connaissance et pour vivre leur histoire. C'était déjà compliqué de se cacher de tout le monde tout le temps, si en plus il fallait se dépêcher...

Elle ne savait pas non plus ce qui l'avait surpris quand elle lui avait dit au revoir le premier soir. Peut-être avait-il été piqué qu'elle ne l'entreprenne pas plus avant, peut-être avait-il tellement l'habitude de se faire draguer que c'était inconcevable pour lui que ça n'arrive pas. Ou bien peut-être s'était-il simplement souvenu à cet instant-là d'un truc qu'il avait à faire, du genre un truc de pur gangsta qu'il s'était engagé à mener à bien pour le parrain de sa mifa, et c'est ça que tu as pris pour de la surprise, se moquait Karim et après quoi il sifflotait *Parla piu piano* en prenant un air sombre, et Lilou riait en lui disant tu racontes n'importe quoi et tu mélanges tout, c'est toi qui est raciste. Karim continuait avec des airs de conspirateur, d'ailleurs peut-être qu'il est marié ou en train de se marier et que c'est pour ça que vous devez vous planquer. Cet après-midi-là en la raccompagnant chez elle après la plage et le bus il n'avait pas envie d'accumuler les plaisanteries et sa voix était redevenue sérieuse, il lui répéta tu sais pas ma belle, tu sais rien de ce gars et tu cours. Il fait ce qu'il veut de toi alors que tu ne sais rien de lui. Il te trimballe. C'est pas de toi, ça. Tu me fais flipper. Fais gaffe. Karim essaya à plusieurs reprises, en vain, de la mettre en garde. Rien ne l'atteignait plus, elle était déjà trop loin, trop haut.

Ce soir ils allaient faire exprès de se voir et c'était comme un rêve. Un vrai rencart. Lilou avait prévu de *faire le mur*. Elle n'avait jamais fait ça. Elle

sentait qu'elle allait au-devant de quelque chose d'énorme qui changerait certainement sa vie, elle se sentait pousser des ailes. Elle n'avait aucune idée de ce à quoi s'attendre mais une terrible envie d'y aller.

Sur son message, William lui donnait rendez-vous sous le vieux pont à vingt-trois heures. Pas très romantique mais les options n'étant pas nombreuses, elle avait accepté. Leur amour irait forcément bien au-delà du décor. Fiévreuse et excitée, elle se prépara en chantonnant tout bas dans l'appartement déjà endormi. Ses parents étaient de matin cette semaine, rien à craindre, à dix heures déjà un silence de plomb nimbait l'appartement, seuls les ronflements de son père se faisaient entendre de temps en temps. Pas trop *bitch*, pas trop prude, il lui fallait trouver le bon dosage pour étourdir sans aguicher, ce qui relevait d'une vraie gageure avec une silhouette comme la sienne. À vingt-deux heures trente elle referma doucement la porte de l'entrée derrière elle et descendit les escaliers à pas de loup, en priant pour ne pas croiser Monsieur Henri en route pour aller promener le chien ou le grand Bilal qui surveillait tout le monde, surtout les filles. Arrivée en bas du bloc sans encombre, elle s'envola radieuse vers son rendez-vous, heureuse de sentir son pas léger et son cœur chaviré. Elle voguait fièrement vers cette nouvelle page qui s'ouvrait à elle. Vers sa vie de femme rêvait-elle, et les mots avaient vraiment bon goût, un goût puissant et sucré... Vers un jeune homme dont elle ne savait rien et qui avait réussi presque sans rien dire à la désarmer jusqu'à lui faire oublier la prudence la plus élémentaire.

Planqué derrière un porche, Karim la guettait, la trouille au ventre pour son amie. Ses entrailles se tordaient de terreur. Il connaissait *certaines aspects* des hommes mieux qu'elle et n'en revenait pas de la voir manifester autant de candeur. Il ne la savait pas naïve jusqu'alors, pourtant il aurait juré la connaître mieux que personne, et il s'en voulait, se mordait les doigts de ne pas avoir réussi à la convaincre de ne pas céder aux sirènes du jeune homme sans poser

des conditions plus *safe*. Plus normales, moins glauques au moins, elle méritait mieux que le pont dégueulasse d'une ancienne bretelle d'autoroute, en pleine nuit en plus. Tout le monde mérite mieux et chacun fait avec ce qui est, je te conseille de faire pareil, lui avait-elle répondu sur un ton sans appel, le laissant désarmé, impuissant. Il savait que s'il s'avisait de la suivre elle lui en voudrait terriblement. Elle le lui avait clairement annoncé, elle ne pourrait jamais pardonner une telle intrusion dans sa vie privée naissante. C'était son amour et elle le défendrait bec et ongles. Hésitant et flou, il regarda Lilou tout à son bonheur s'enfoncer puis disparaître tranquillement dans la nuit.

© 2019 Charlotte Magri

Cet ouvrage est protégé par le droit d'auteur.

Le non-respect du droit d'auteur expose tout contrevenant

à un long calvaire judiciaire perdu d'avance.

Couverture : © Charlotte Magri/canva.com

www.charlottesmagri.com